

Le voyage, du rapt au ravissement

Cinéma Documentaire original, «Nomad's Land» du Valaisan Gaël Métroz part sur les traces de Nicolas Bouvier pour ne retenir que sa philosophie du voyage. Et un éloge du nomadisme

Norbert Creutz

On dit que les voyages forment la jeunesse. A rencontrer Gaël Métroz, bientôt 30 ans, difficile d'en douter. Derrière son visage d'ange à mèches blondes et barbe de cinq jours, on découvre surtout un esprit singulièrement éveillé. Sans oublier un caractère bien trempé. Condition sine qua non pour se lancer seul, comme il l'a fait, pour refaire le grand voyage fondateur de Nicolas Bouvier à travers l'Asie, de la Turquie au Sri Lanka. Muni de sa caméra DV, d'un enregistreur et de caméras de notes, il en a ramené *Nomad's Land*, un film qui témoigne de ses coups de cœur mais aussi de ses doutes. Car entre-trente et six mois prévus en sont devenus treize et sa route a sérieusement dévié de l'itinéraire du maître. A sa manière - heureusement tout sauf tragique - le cinéaste fait passer à Christopher McCandless, le héros d'*Into the Wild* de Sean Penn. Un jeune homme «différent», animé par une formidable soif de découvertes. Et de les communiquer.

Le Temps: Même s'il s'agit de votre premier long-métrage, on devine que ce film ne vient pas de mille part. Quelle est votre formation?



Gaël Métroz: Ma première passion est la littérature. J'ai donc fait des études de Lettres à Lausanne, tout en m'intéressant aussi à la photo.

Ensuite, j'ai commencé à enseigner et à voyager. Mais quand s'est présentée l'occasion de vraiment faire carrière dans l'enseignement, j'ai pris peur. A la place, en 2004, j'ai préféré me lancer dans un premier grand reportage «en immersion», en Ethiopie. J'en ai tiré des articles pour *Le Nouvelliste*, des «carnets de route» pour l'émission de la RSR *Un dramaturge sur l'équale* et un film de cinquante minutes, *L'Afrique de Rimbaud*.

- D'où l'envie de remettre ça dès l'année suivante?

- J'ai lu *L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier en Ethiopie. Je l'avais dans mes bagages et je l'ai dévoré trois fois d'affilée, durant un arrêt forcé par la malaria. Une révélation: pas seulement le livre, mais aussi la découverte d'un autre rapport au temps. Se laisser être vraiment malade, on ne fait plus jamais ça, ici! Inutile, le seul luxe que je demande pour un reportage, c'est de pouvoir prendre mon temps.

- Votre film s'écarte vite de l'idée de refaire le trajet exact de Bouvier...

- Fournant, au départ, c'est bien ce que j'avais prévu de faire! Mais je ne suis jamais arrivé à tenir le projet

vendu à la TSR. A partir de ma déception à Tabriz, en Iran, le scénario a explosé. Au lieu de la ville des arts que j'avais imaginée, j'ai trouvé une cité industrielle comme une autre, soumise à une loi islamique qui interdit jusqu'à la musique de rue... Sur un coup de tête, je suis parti avec des fumeurs d'opium nomades, aussi malheureux que moi, et j'ai commencé à prendre des chemins de traverse. Mieux valait prendre Bouvier comme de la littérature plutôt que comme guide de voyage...

- Aviez-vous une méthode, ou au moins une discipline de tournage?

- Pas vraiment. Je filme quand je le sens. Mais j'ai quand même développé une manière de faire, pour filmer le plus «vrai» possible. Quand j'arrive dans un lieu, je m'accorde une semaine pour simplement partager la vie des gens, et ce n'est

que la suivante que je sors ma caméra. Je commence par la leur prêter, parce que je ne veux pas être seul à posséder cet objet mystérieux. Après un moment, ils se lassent et me laissent faire sans plus s'en soucier.

- Vous avez trouvé votre Shangri-La chez les Kalashs du Pakistan...

- C'est exactement ça! Je ne savais rien de cette peuplade au-delà d'une mention dans le *Lonely Planet*, les décrivant comme «les derniers infidèles de l'Hindou Kuch». Ils survivent tant bien que mal dans cette «zone tribale» qui échappe au contrôle de l'Etat pakistanais et qui est devenue la base arrière des talibans d'Afghanistan. Un vrai west! Je n'oublierai jamais mon arrivée dans leur vallée, le soir du festival du solstice. J'ai filmé par partager leur vie pendant six mois. Une grande histoire d'amour...

- Vous vous êtes retrouvé dans des situations dangereuses. Jamais au point de tout remettre en cause?

- Non. Un certain danger est inhérent à ma manière de faire. Mais je ne suis pas un aventurier, j'aime rester auprès des gens et jamais je n'ai cherché le danger.

- Est-il vrai que le plus dur, c'est finalement de rentrer?

- Je suis rentré avec 150 heures d'images et j'ai travaillé presque deux ans sur le montage! Sans les encouragements de mes producteurs, Franck Lusser et Gérard Monier de Tipi Images, qui ont repris le projet en route, le film n'aurait jamais vu le jour. Mais à part ça, il est vrai qu'un tel voyage a tout pour vous ravir, dans les deux sens du terme. Il vous transforme. Ma chance, c'est d'y avoir acquis une nouvelle confiance en l'homme, en la beauté du monde.



Les Kalashs du Pakistan. Cette peuplade de bergers, îlot de tradition chamannique menacé par l'islamisme qui gagne la région, a accueilli à bras ouverts «l'infidèle» Gaël Métroz. ARCHIVES

Du monde comme une perte de soi

«Nomad's Land» rend bien l'ivresse du voyage

Encore un film sur Nicolas Bouvier, 10e anniversaire de sa disparition oblige? Relégué en sous-titre, l'écrivain genevois est surtout le prétexte, le guide spirituel de cet étonnant film en forme de journal de voyage intime. Quant à l'autre crainte qu'on pouvait nourrir a priori, celle d'un vague assemblage d'images DV tournées au petit bonheur la chance, il ne tarde pas à se dissiper lui aussi. Ceci est un «vrai film», pensé, captivant.

Confronté à un monde qui a bien changé depuis les années 1950 de *L'Usage du monde*, Gaël Métroz a vite dévié de son projet initial, trop scolaire, pour se laisser gagner par une sorte d'ivresse du voyage. Au risque de se perdre. Une sensation que son film à la fois plein de curiosité et introspectif, plus subjectif que didactique, restitue à merveille.

Déceptions et surprises, solitude et rencontres, peurs et enchantements se le disputent tandis que le cinéaste croise la route de divers nomades (Qashqais d'Iran, Kirghizes du Pamir, Kalashs du Pakistan et Gitanes indiens). Le film nous fait par-

tager son attirance pour ce mode de vie en voie de disparition, si radicalement en porte-à-faux avec le monde moderne. Une narration très écrite, au meilleur sens du terme, et lue par l'auteur forme un tout cohérent avec ses images qui ont su capter à la fois la beauté et la dureté des régions traversées.

Au final, un film fidèle à l'esprit plutôt qu'à la lettre de Bouvier. Une invitation au voyage comme on en a rarement vue sur un écran. **N. C.**

Nomad's Land - sur les traces de Nicolas Bouvier, documentaire de Gaël Métroz (Suisse 2008), 1h30

«J'aimerais ouvrir la porte à d'autres disciplines artistiques»

Questions à



Nicolas Bohnet,
directeur du Zermatt Festival

C'est devenu un must: toute station alpine digne de ce nom se doit d'héberger un festival de musique classique. A Zermatt, pas de tente. Les concerts se vivent à l'église Saint-Mauritius, en plein cœur du village, ou à la petite chapelle de Riffelalp, site enchanteur lové en pleine montagne, face au Cervin. Tout en retenue malgré son look soigné, le Lausannois Nicolas Bohnet est depuis deux ans le jeune directeur du

festival, dont l'édition 2008 est répartie sur les trois premiers week-ends de septembre.

Le Temps: Comment a commencé votre carrière?

Nicolas Bohnet: Je projetais de devenir violoniste, mais après mes études au Conservatoire de Lausanne, j'ai réalisé que cette voie ne me convenait pas. A 23 ans, je suis donc parti étudier au Liverpool Institute for Performing Arts, où j'ai obtenu un diplôme de management dans le domaine musical. C'est une école très dynamique; avec trois amis nous avons même créé une société de production hip-hop et R'n'B. En cours de route, j'ai commencé à travailler au Festival de Verbier, comme assistant puis en tant que responsable de la communication. J'y suis finalement resté cinq ans; Martin Engström, directeur du Verbier Festival, a vraiment été un mentor pour moi.

A propos de Verbier, qu'est-ce qui vous différencie de ce festival?

C'est comme un grand frère, notre volonté n'est pas de le concurrencer. Il faut grandir organiquement. Et puis à Zermatt, le noyau dur de la programmation tourne autour de musiciens en résidence, le Scharoun Ensemble, composé de musiciens et de solistes des Berliner Philharmoniker, qui viennent ici depuis 2004. A l'avenir, j'aimerais aussi ouvrir la porte à d'autres disciplines artistiques. Cette année déjà, nous avons un partenariat avec l'Ecole cantonale d'art du Valais, et proposons un

petit festival de films. Cette pluralité définit notre identité.

Et la fréquentation est-elle au rendez-vous?

Je dirais que la mayonnaise commence à prendre. En tout cas nous réalisons une meilleure présence que l'année passée. La prochaine édition sera sûrement celle des premiers bilans. Après cinq ans, on a forcément envie de viser les dix... **Propos recueillis par Jonas Pulver**

Zermatt Festival, jusqu'au 21 sept. Rens. www.zermattfestival.net

A ne pas manquer

Le **Scharoun Ensemble** joue les premiers chefs-d'œuvre du XXe siècle, et *L'Histoire du Soldat* de Stravinski, et *La Nuit Transfigurée* de Schönberg (samedi 13 septembre à 21h, Sanct-Mauritius-Pfarrkirche). Le **Scharoun Ensemble** propose aussi

l'immense *Octave pour cordes et vents D 803* de Schubert (sa 20 à 21h). Les **membres de l'Académie du festival** proposent un ambitieux programme de musique de chambre autour de Barber, Dean, Schulhoff et Mozart (dimanche 21 à 11h). **Jon. P.**

Critique: «La Ville et les ombres» à La Bâtie Vie de squat au théâtre

Marie-Pierre Genecand

Depuis le 23 juillet 2007, jour de l'évacuation du mythique squat de Rhino, la ville de Genève est séparée en deux dans. Les squatophiles estiment que ce mode d'habitation est une alternative douce à la logique du fric et un lieu propice à la création. Les squatophobes, eux, ne voient dans les squatteurs que des profiteurs et des empêcheurs de rénover en rond. Colère, donc, des deux côtés. Mais dans *La Ville et les ombres*, chronique scénique de l'évacuation, Jérôme Richer à l'intelligence de varier les points de vue et les modes d'expression (enquête, satire, témoignages, etc.). Du coup, la bataille rangée cède sa place à un questionnement vif et attachant de nos modes de fonctionnement.

Au Théâtre Saint-Gervais, on entendra bien sûr les voix des journalistes, politiciens, militants et propriétaire. Mais d'abord les particuliers. Cinq comédiens lâchent comme des bombes une pluie de lieux communs. Avec les amalgames habituels assimilant les squatteurs à des fainéants alcooliques ou des dealers.

Mais Jérôme Richer n'aime pas les autoroutes. A plusieurs reprises, il prend le contre-pied. Lorsqu'il fait parler ce couple que le budget ultra-serré ne rend pas éloquent. Leur position se comprend. Contre-pied également quand, suite à l'évacuation, les membres du collectif Rhino publient un communiqué où ils déclarent «avoir été victimes d'une violation manifeste des droits de l'homme». Jérôme Richer juxtapose à cette déclaration une longue liste d'exactions, en Amérique latine et en Afrique, autrement plus meurtrières.

Un souci d'équilibre, donc, dans le contenu. Et une recherche dans le traitement qui va du plus télégraphique au plus poétique. Quant à l'humour, il trouve en Fabien Baillif et en Joël Maillard des porte-parole efficaces: l'un s'illustre en spécialiste des rhinocéros tandis que l'autre expose en présentateur télé hystérique. Soit une fresque à entrées multiples, comme une ville ouverte.

La Ville et les ombres, jusqu'au 13 sept., Genève, Théâtre Saint-Gervais; www.butie.ch, tél.022/738 19 19. 95 min.

Critique: Marek Janowski et l'OSR à Genève Etincelles brahmsiennes

Quelle ferveur, mercredi soir au Victoria Hall de Genève. Et quelle belle idée d'avoir réuni deux grands solistes autour du *Double Concerto* de Brahms, si rarement donné. Le violoncelliste norvégien Truls Mork, plus inspiré que jamais, et le violoniste canadien James Ehnes, au goût impeccable, n'ont pas déçu. Marian le feu et la grâce, ils ont servi ce *Double Concerto* avec une rectitude exemplaire.

Cette soirée marquait aussi le sacre de Marek Janowski. Le chef allemand, qui vient de reconduire son mandat avec l'OSR jusqu'en 2015, a livré une interprétation incandescente et nourrie de la *Ire Symphonie* de Brahms. Sa lecture s'inscrit dans la grande tradition germanique. La densité des textures, la discipline et l'expressivité des cordes, la rutilance des cuivres et le fruité des bois (solos de haut-

bois et clarinette) n'excluent pas une transparence du discours musical. Et surtout une respiration, qui rend toute sa grandeur à la symphonie. Marek Janowski fait ressortir les sousbassements de la musique, marque les ruptures, dose les crescendi, jusqu'à des éclats stupéfiants. Seul l'Andante, si bien commencé, s'essouffle quelque peu.

Quant au *Double Concerto*, il brille par son classicisme. Le violoncelle de Truls Mork est d'une tout autre tenue que celui de Gautier Capuçon, il y a quelques jours au Septembre musical, fougueux, mais trop relâché (glissandos). Sa sonorité dense et pénétrante vous donne la chair de poule. James Ehnes (Renaud Capuçon n'étant pas moins digne et lumineux à Montreux) est un partenaire de choix, au lyrisme fin, tendre, éloquent, mordant. **Julian Sykes**

PUBLICITE

KOLLER

1958 - 2008

Nous recherchons
DESIGN
Vente à Genève
les 16 et 17 novembre 2008

Clôture du catalogue 12 septembre 2008



RICHARD ARTSCHWAGER
CHAISE DEUX-PLACES, 1987/90.
Vendu pour CHF 16 800.

KOLLER Verres au enchère SA
Hardturmstrasse 102 office@kollerauktion.ch tél. +41/44/445 63 63
CH-8031 Zürich www.kollerauktion.ch fax +41/44/273 19 66

KOLLER Genève
2, rue de l'Athénée geneva@kollerauktion.ch tél. +41/22/311 03 85
CH-1206 Genève www.kollerauktion.ch fax +41/22/810 06 30

